

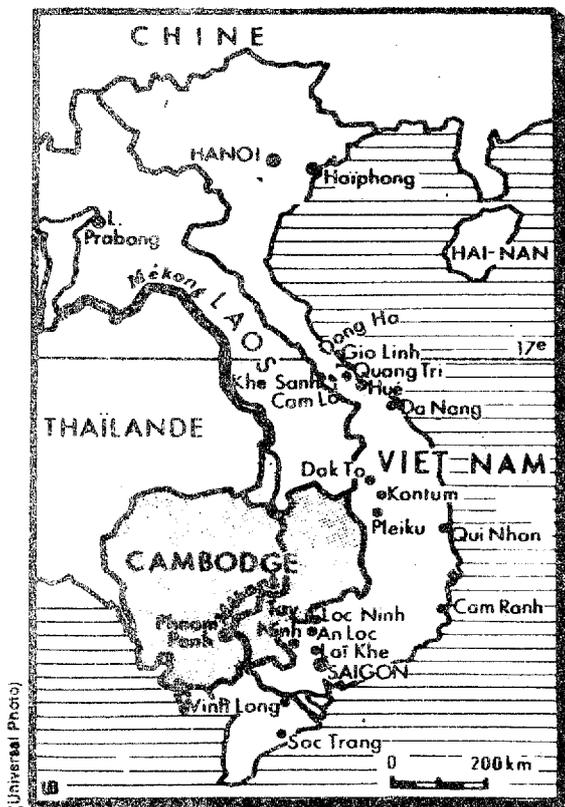
L' ENIGME CAMBODGIENNE

Les khmers rouges sont en train de construire un nouveau Cambodge dans l'isolement et le rejet de tout modèle occidental. Le prix en est singulièrement élevé.

Comprendre ce qui se passe actuellement au Cambodge? Ce serait un projet bien ambitieux, alors que les meilleurs experts s'interrogent. Mais on peut au moins essayer d'apporter un éclairage, et mettre le lecteur à même d'utiliser les renseignements plus précis qui viendront bien un jour. Le premier élément dont il faut tenir compte, c'est l'histoire récente. Jusqu'au 18 mars 1970, le Cambodge était une oasis de paix dans l'Asie du Sud-Est. (...) Malheureusement (...) la CIA a été autorisée à organiser avec son agent Son Ngoc Thanh le coup d'Etat du 18 mars 1970, amenant au pouvoir Lon Nol. Le coup fut suivi en mai et juin par l'invasion des forces américaines et sud-vietnamiennes, sous le prétexte de libérer le Cambodge de l'emprise des troupes de Hanoï. On sait ce qu'il advint: le refus de capituler de Sihanouk, sa réconciliation avec l'extrême-gauche, son installation à Pékin et

l'organisation d'une armée de maquis. Pendant des années, la presse occidentale, qui n'en était pas à un mensonge près, refusait de parler de résistance khmère: c'était les "communistes vietnamiens" qui se battaient au Cambodge. Et il est certain que les hommes de Giap aidèrent, au début, à l'encadrement des milices paysannes, mais selon les observateurs sérieux, leur rôle, même à cette époque, fut surtout d'instruction et de conseil.

Le temps passa. Peu à peu, la presse occidentale parla de moins en moins des Vietnamiens, puis n'en parla plus. Il devint évident que l'armée du maquis était essentiellement cambodgienne, et aussi qu'elle avait un peu partout le dessus. La zone contrôlée par le gouvernement de Phnom Penh, se rétrécissait comme une peau de chagrin. Dès le début de cette triste épopée, la sauvagerie des troupes de Lon Nol fut soulignée par le massacre de milliers de Vietnamiens civils, habitants pacifiques du pays depuis des générations. Mais les glorieuses forces du "monde libre" ne furent pas en reste. Au fur et à mesure que l'opposition du Congrès américain obligeait Nixon à modifier, puis à interrompre l'intervention directe, l'aviation américaine, puis la même sous les couleurs sud-vietnamiennes, ou bien des avions soi-disant cambodgiens basés en Thaïlande, ravagèrent le pays avec les moyens de la plus grande puissance industrielle du monde.



DE LA TRAHISON A LA DESTRUCTION

De mars 1970 jusqu'au 17 avril 1975 il y a eu selon les chiffres de Sihanouk et des Américains eux-mêmes environ 600 000 tués. Le ministère de l'Information cambodgien donne maintenant le chiffre de 800 000. Il y aurait plus de 200 000 réfugiés de

guerre, une destruction de 65% des plantations d'hévéas, de 80% des usines, villages, plantations, forêts, situées dans les zones de combat, et de 40% des villages loin du front. Naturellement ces chiffres ne peuvent être vérifiés pour le moment, mais étant donné l'utilisation massive de tous les moyens de destruction, du napalm, des défoliants, etc., ces proportions ne paraissent pas stupéfiantes.

Ces éléments froidement statistiques doivent être conservés présents à l'esprit quand on apprécie l'attitude actuelle des nouveaux maîtres du pays. Nous savons comment en 1944-45 nous considérions les collaborateurs des Allemands. Encore pouvait-on dire qu'ils n'étaient pas pour grand'chose dans la défaite de la France (...). Alors qu'ici l'affreux désastre a été dû entièrement à la trahison de l'équipe manipulée par les Américains. Le ressentiment accumulé par cette population paysanne martyrisée par l'énorme machine de guerre américaine a été sans limites, et ceci probablement d'autant plus qu'il s'agit d'une population moins dure, moins naturellement guerrière que la population vietnamienne.

Autre fait important: le Cambodge n'est pas encadré, comme le Vietnam, par une organisation politique longuement formée dans une lutte politique et militaire, imbue d'une idéologie précise, qui se veut scientifique, et donne en tout cas le primat à la raison sur le ressentiment. La rapidité avec laquelle les Khmers rouges, qui

Chronologie cambodgienne

1947 : le prince Sihanouk dote son royaume d'une constitution démocratique.

1953 : Il obtient de la France, un an avant la conférence de Genève, l'indépendance de son pays.

1955 : Il abandonne la couronne et fonde le « Sangtum Reastr Niyum » (Communauté socialiste populaire), ouvert à tous les partis et qui obtient tous les sièges aux élections à l'Assemblée nationale.

1956-70 : Politique de développement et de neutralité de Sihanouk. Mais les khmers rouges minoritaires continuent leur action d'opposition commencée dès 1953. Les USA interviennent dès 1969.

1965 : Sihanouk condamne l'intervention américaine au Vietnam.

18 mars 1970 : le général, futur maréchal, Lon Nol réussit un putsch. Le prince Sihanouk, de Pékin, choisit la résistance et organise le gouvernement royal d'union nationale du Kampuchéa (GRUNK) tandis qu'un Front de libération se développe à l'intérieur, le FUNK dont font partie les khmers rouges et qui contrôle très vite la moitié du pays.

1971 : Intervention militaire américano-sud vietnamienne.

1972 : les troupes de libération du FUNK étendent leur influence et organisent les zones libérées.

4 juin 1972 : Lon Nol est élu président de la République : la majorité des habitants de Pnom-Penh s'abstiennent.

27 janvier 1973 : accord américano-vietnamien (nord), mais les khmers rouges ne désarment pas.

17 mars 1973 : 100.000 étudiants, lycéens et professeurs manifestent dans la capitale contre le régime Lon Nol.

17 avril 1975 : Pnom-Penh, encerclée depuis plusieurs mois, est libérée par les troupes du FUNK. Chute de Lon Nol. Les khmers rouges organisent le nouveau Cambodge de façon radicale en donnant priorité aux campagnes. Le prince Sihanouk demeure chef de l'Etat.

Fin avril 1975 : une nouvelle constitution est promulguée.

2 avril 1976 : Sihanouk se retire.

14 avril 1976 : Khieu Samphan, héros de la résistance, est élu président du Présidium du Cambodge démocratique.

— UNE REVOLUTION ABANDONNEE —

Autre élément essentiel à ne pas oublier: l'isolement où a été laissée cette révolution. Une fois de plus, les grands de ce monde, les riches et les puissants ont pensé que la victoire de ces gueux était impossible. Tout le monde - (sauf les Chinois et les Vietnamiens que leur propre expérience portait à juger plus sainement) - a soutenu Lon Nol. (...) Que l'URSS ait reconnu hâtivement le gouvernement Lon Nol et se soit cramponné presque jusqu'au dernier moment à cette erreur a été une des fautes majeures de la diplomatie soviétique; elle s'explique sans doute par l'hostilité à Pékin, peut-être aussi par le désir de ne pas créer encore un sujet de friction avec Washington, mais probablement, par une réaction de grande puissance industrielle moderne, comme celles de toutes les autres nations "occidentales", à part la Roumanie. (...) Ajoutons à cela la vieille hostilité des Cambodgiens contre

les Vietnamiens. Ce sentiment a dû, chez les Khmers rouges, être compensé par la reconnaissance pour l'aide puissante mais discrète apportée par Hanoï - mais il est trop profond et trop général pour ne pas contribuer encore à l'isolement.

A BAS LES VILLES

Tel est l'arrière-plan sur lequel se sont déroulés les événements depuis un an: un pays plus qu'à demi détruit, un effrayant ressentiment contre ceux qui ont causé cela, un mouvement populaire puissant mais primitif et brutal, formé presque exclusivement dans les combats; un pays fermé sur lui-même, moins par sa faute que par celle du monde presque entier. Comme l'ont souligné les observateurs occidentaux encore sur place au moment de l'évacuation de Phnom Penh, cette évacuation, d'une envergure et d'une brutalité sans précédent dans l'histoire des révolutions modernes ne peut s'expliquer *seulement* par des motifs économiques, bien que ceux-ci aient eu une réelle importance: puisqu'on n'avait pas les moyens de ravitailler sur place les deux millions et demi d'hommes concentrés par la guerre dans cette ville, le transfert à la campagne était une solution terrible, mais peut-être pas la pire. Mais la violence avec laquelle l'opération a été conduite montre que les nécessités économiques n'étaient pas seules en cause, pas plus d'ailleurs que les nécessités politiques: le quadrillage de la population urbaine pour y déceler les agents de l'ancien régime, est la solution que n'importe quel autre régime révolutionnaire aurait adoptée.

Il semble bien qu'un élément essentiel a été de nature psychique et sociologique: l'hostilité profonde des paysans khmers pour cette ville tentaculaire, étrangère, plus française que cambodgienne, s'ajoutait à leur haine pour ceux qui en avaient fait la capitale de la guerre contre le peuple. Il aurait fallu, sans doute, une équipe politiquement bien plus mûre, moins *spontanée*, pour peser le pour et le contre et décider que les horreurs inséparables d'un pareil mouvement de population sous les ordres d'une armée paysanne avide de revanche, exigeaient que l'on recherchât une autre solution. (...)

Ce même isolement fanatique, que l'on aurait tendance à appeler presque maladif, fait qu'on ne sait presque rien de précis sur ce qui se passe dans le pays, sinon par ce que disent les porte-paroles officiels ou au contraire les réfugiés qui parviennent à s'échapper, soit par la Thaïlande, soit, (et le fait est caractéristique) par le Sud-Vietnam. Ces réfugiés sont naturellement des ennemis du régime, peut-être souvent d'anciens partisans de Lon Nol; leurs témoignages sont sujets à caution. Mais tant de ces récits concordent qu'il est impossible de les ignorer.(...)

LA BATAILLE ECONOMIQUE

Beaucoup de réfugiés parlent d'exécutions massives d'anciens soldats de Lon Nol, surtout dans la région de Battambang-Siemréap et à Phnom Penh, et assurent que pratiquement tous les cadres civils ou militaires de l'ancien régime ont été liquidés: cependant un témoin, cité par "*Echange France-Asie*" parle d'un "*camp très dur pour officiers et hauts fonctionnaires, ainsi que pour les réfractaires au régime nouveau, situé à l'Ouest de Stung Treng*". Sans doute, dans un régime aussi improvisé, sans l'armature d'une idéologie approfondie, beaucoup dépend des hiérarchies locales.

L'impression d'ensemble qui se dégage de ces témoignages, c'est que le plus dur à supporter, c'est le poids de l'énorme effort de reconstruction du pays, et surtout de développement agricole. Déjà, les visiteurs occidentaux qui avaient pu parcourir les zones libérées pendant la guerre, avaient été frappés par le vaste travail de développement hydrologique en cours, grands et petits barrages, grands et petits canaux, digues et diguettes pour les rizières. Tout cela était fait avec des moyens le plus souvent primitifs, et essentiellement manuels. Depuis un an, cet effort a été accru et généralisé, et on y a employé la population des villes. Une partie

importante de celle-ci était composée, sans doute, d'anciens paysans mais pour tous, la dureté et la longueur de la journée de travail, et, au moins pendant de longs mois, l'insuffisance d'alimentation, semblent avoir fait de ces travaux de véritables "travaux forcés". D'autant que - là aussi, bien des témoignages concordent - l'encadrement est assuré par de jeunes miliciens qui considèrent cette bataille pour la reconstruction comme une autre guerre et sont portés à considérer toute fatigue comme une lâcheté...

La radio de Phnom Penh, analysée par "Echange France-Asie", guide et pousse le peuple dans cette bataille pour la production avec un vocabulaire tout militaire: "Lutter pour planter ... Lutter pour défricher ... Lutter pour la rizière ... Lutter pour l'eau ... Travailler combattivement... Attaquer l'élevage ... Attaquer pour moissonner ... Attaquer pour faire des complexes de digues", etc. Il est certain que des résultats considérables ont été obtenus. Les chiffres avancés dans Le Monde des 18-19 avril par Tiev Chin Leng, ancien directeur du port de Sihanoukville, (qui réside en France) vont-ils être confirmés? Il parle de "plus de 2,2 millions de tonnes de riz, alors qu'il suffit de un million pour nourrir la population". Et on arriverait bientôt à "cinq millions de tonnes de riz dégagées pour l'exportation". Même si ces chiffres sont optimistes, personne ne nie plus l'envergure de l'effort de développement agricole, et ses chances de succès dans un pays fertile qui n'avait jamais été vraiment mis en valeur.

FALLAIT-IL ETRE AUSSI DUR?

Mais ... mais, fallait-il cette brutalité, cette hâte? L'amitié chinoise ne pouvait-elle fournir, puisque Pékin est la seule grande puissance reconnue comme amie, le matériel permettant de transporter les populations, s'il fallait absolument les déplacer, et le riz pour les nourrir correctement pendant un an? Les jeunes miliciens paysans ne pouvaient-ils être encouragés à se montrer moins durs? Les soldats de Lon Nol, probablement aussi inconscients et irresponsables que tous les soldats du monde, devraient-ils payer pour des fautes qu'ils ne comprenaient pas? On entend naturellement beaucoup de critiques, venant de réfugiés, sur le régime auquel est soumis le Sud-Vietnam: on n'a entendu, à ma connaissance, aucune description aussi tragique; Le pouvoir communiste vietnamien semble être, en tout cas, très économe de la vie de ses concitoyens.(...)

Les nouveaux dirigeants du Cambodge me répondront peut-être que je me fonde sur de faux témoignages, que ces récits sont des mensonges, qu'il y a eu le minimum de répression de contrainte, et de terreur. Alors pourquoi ne pas ouvrir largement le pays à des observateurs venus du monde entier? Ils ne seront pas tous mal intentionnés. Ils ne pourront pas être insensibles à la grandeur de l'effort de développement. Même s'ils sont défavorables, ils feront moins de mal à la réputation du nouveau Cambodge que les récits des réfugiés, seule source actuelle de renseignements précis. J'ai essayé d'expliquer l'origine de la méfiance et de l'isolement du nouveau Cambodge. Nous en sommes tous responsables: Paris et Moscou presque autant que Washington. (...)

Mais le bilan des fautes passées ne doit jamais guider une politique. En l'isolant, les Cambodgiens ne punissent personne, et s'affaiblissent eux-mêmes.

Claude Bourdet in: hebdo-TC, 29/4/1976

Bien que certaines idées ou éléments polémiques qui se trouvaient dans l'article ci-dessus nous aient paru intéressants, nous avons dû le réduire au strict essentiel vu son extrême longueur. Nous prions nos lecteurs de nous en excuser, même si notre "censure" fausse quelque peu l'idée de l'auteur. Mais nous ne voulions pas vous priver de cette contribution de l'éminent spécialiste du Sud-Est asiatique qu'est Claude Bourdet. Elle nous semble en effet plus nuancée que maints propos en noir et blanc de correspondants de presse, porte-paroles ou réfugiés isolés.
La rédaction.